

Ce qui cherche à naître

La célèbre photo « Blue Marble » de la Terre prise par Apollo 17 en 1972. En voyant la Terre entière depuis l'espace, l'humanité a perçu sa maison commune d'un œil neuf, catalysant une prise de conscience planétaire naissante. ¹

Introduction

Nous vivons une époque charnière, où s'entremêlent les signes d'une fin et ceux d'un commencement. Jamais l'humanité n'a été aussi puissante, interconnectée et consciente de former une communauté de destin – et pourtant jamais les crises ne l'ont autant menacée de désarroi. « Les symptômes de mort et de naissance se confondent », écrivait Edgar Morin pour décrire cette situation *agonique*, simultanément crépusculaire et germinative ². D'un côté, un déferlement mondial de forces destructrices – crises écologiques sans précédent, tensions technologiques et sociales, fragmentation culturelle – ébranle les fondations de nos repères. De l'autre, une aspiration tout aussi mondiale à *vivre et mieux vivre* émerge, une soif de sens et de renouveau qui traverse les peuples ². Quelque chose cherche à naître à travers les fractures du monde contemporain.

Ce “quelque chose” n'a rien d'un objet bien défini ni d'un slogan facile. Il s'agit plutôt d'une orientation, d'un processus émergent, d'un changement de regard et de conscience. On le devine dans la quête actuelle de nouveaux récits pour remplacer ceux qui s'effondrent. On le sent dans l'appel à une solidarité planétaire face aux défis globaux, ou dans le besoin de ralentir pour renouer avec l'essentiel. Il transparaît dans les frémissements d'une conscience collective en maturation, dans l'attention grandissante portée au vivant dont nous faisons intimement partie. En filigrane, se dessine l'hypothèse qu'une *téléologie émergente* – c'est-à-dire une direction du sens qui n'est imposée par aucune instance extérieure – pourrait être à l'œuvre dans la complexité de notre époque.

Ce texte propose d'explorer en profondeur quelques-uns des grands thèmes qui jalonnent cette quête de sens émergente. Dans un cheminement à la fois lucide et sensible, humble mais habité, nous aborderons successivement :

- **La téléologie émergente comme force organisatrice non téléguidée**, ou comment un ordre finalisé peut surgir spontanément sans pilote central ;
- **La maturation de la conscience collective**, c'est-à-dire l'évolution possible d'une conscience planétaire partagée par l'humanité, encore embryonnaire mais appelée à grandir ;
- **Le changement d'échelle** – spatial, temporel, attentionnel – qui nous oblige à agrandir nos perspectives (de la planète toute entière jusqu'au long terme et aux profondeurs de l'attention) ;
- **La crise des récits et les mutations en cours**, face aux bouleversements écologiques, technologiques et culturels qui nous laissent sans histoire directrice pour penser l'avenir ;
- **Le rôle de l'écoute, du désapprentissage et du ralentissement**, comme voies pour dépasser nos impasses, remettre en question nos certitudes et accueillir du neuf ;
- **La place de l'humain dans le vivant**, non plus comme maître ou sauveur autoproclamé, mais comme *résonateur sensible* au sein d'une toile de vie plus vaste.

Il ne s'agira pas de donner des leçons ni de brandir un énième manifeste messianique. Au contraire, le ton se veut ancré dans le réel, sans surplomb, avec la lucidité de celui qui cherche plus qu'il n'affirme. L'enjeu est d'approfondir sincèrement ces questions, d'en dégager des pistes de compréhension, et

peut-être d'entrevoir ce qui cherche à naître à travers elles. En tentant de « dire juste » plutôt que de tout dire, nous espérons offrir un socle solide pour de futures réflexions. Chaque chapitre creusera l'un des axes annoncés, tout en dialoguant avec les autres, afin de tisser une vision cohérente – quoique ouverte et en évolution – de notre moment historique et de son potentiel latent.

Commençons donc par le plus fondamental et peut-être le plus spéculatif : l'idée qu'une forme de téléologie émergente pourrait orienter l'évolution du monde sans que personne n'en tire les ficelles. Qu'est-ce que cela signifie, et en quoi est-ce pertinent pour penser l'époque actuelle ?

Chapitre 1 : La téléologie émergente, une force organisatrice non téléguidée

Depuis des siècles, la pensée occidentale oscille entre deux manières d'expliquer l'ordre du monde : d'une part la *mécanique sans intention*, où le hasard et la nécessité suffisent à tout engendrer, et d'autre part la *téléologie classique*, où une intention ou finalité prédéfinie orienterait l'univers depuis l'extérieur (la main de Dieu, ou toute autre cause finale transcendante). Or, ni l'une ni l'autre de ces visions ne semble satisfaisante pour appréhender la complexité foisonnante du vivant et de l'histoire humaine. Face à ce dilemme, émerge l'idée intrigante d'une **téléologie émergente** : un *sens* ou un *but* qui naîtrait de l'intérieur même des processus, sans plan préétabli, par auto-organisation.

Parler de *téléologie* implique de penser la finalité, le « pourquoi ultime » des choses. Dans la science moderne, on s'est longtemps méfié de ce terme, car il suggérerait un projet intentionnel dirigé de l'extérieur (comme un artisan qui concevrait le monde). Les Lumières et la révolution scientifique ont combattu l'explication par les causes finales au profit des causes efficientes et matérielles. Pourtant, le vivant n'a cessé de nous confronter à un apparent paradoxe : les organismes biologiques agissent comme s'ils poursuivaient des buts (survivre, se reproduire, s'adapter) alors qu'aucune volonté extérieure n'oriente a priori leurs actions. Le biologiste Jacques Monod parlait à ce propos de *téléonomie* pour décrire cette finalité immanente aux êtres vivants, fruit de l'évolution et non d'un dessein extérieur ³ ⁴. En effet, par le jeu aléatoire des mutations génétiques et de la sélection naturelle – ce qu'il appelait le *hasard et la nécessité* – la vie a fait émerger des êtres organisés poursuivant intrinsèquement un « projet » de conservation et de reproduction ⁵. Autrement dit, la finalité biologique est apparue *a posteriori*, comme une propriété émergente de la vie, et non imposée *a priori* par une intention consciente ³.

La notion de téléologie émergente va au-delà du seul cadre de la biologie évolutionniste. Elle postule que dans les systèmes complexes – qu'il s'agisse d'un écosystème, d'un organisme, voire de la dynamique de l'humanité – il peut surgir un *ordre orienté* sans chef d'orchestre. C'est l'idée que l'**organisation spontanée** du système fait émerger des propriétés globales douées de sens ou de finalité, irréductibles aux comportements de chaque partie prise isolément. On retrouve ici la notion scientifique d'auto-organisation : des structures ordonnées se forment à partir du bruit chaotique, grâce aux interactions locales entre composants simples ⁶. Un exemple classique est celui des bancs de poissons ou des vols d'oiseaux : ils parviennent à adopter une forme cohérente, à manœuvrer à l'unisson comme un *super-organisme*, sans qu'aucun oiseau ou poisson ne dirige l'ensemble. L'ordre est **émergent** : il naît de la multitude des interactions, et pourtant il présente une finalité apparente (fuir un prédateur, voyager plus efficacement) sans plan centralisé.

De même, l'embryologie offre l'image fascinante d'une forme qui se sculpte elle-même : à partir d'une simple cellule fécondée se différencient des tissus, des organes, jusqu'à l'organisme entier avec sa finalité de survie et de reproduction. Longtemps, on a cherché un « plan » pré-inscrit guidant ce processus – la vieille idée de la *préformation* – mais on comprend désormais que l'organisme émerge

par *épigénèse*, à travers des cascades d'interactions biochimiques régulées sans centre de commande. Chaque cellule se comporte localement, mais l'ensemble aboutit à un être finalisé. On pourrait parler là aussi d'une téléologie émergente de l'ontogenèse, où la fin (l'organisme fonctionnel) n'est pas imposée de l'extérieur mais résulte de la dynamique interne. Il en va de même au niveau de l'évolution : aucune « loi » transcendante n'a décrété que la vie irait des bactéries vers des êtres conscients, pourtant a posteriori on constate une complexification croissante et l'apparition de fonctions toujours plus élaborées (vision, intelligence, socialité...). Certains scientifiques et philosophes interprètent cette complexification comme une tendance directionnelle de l'évolution, sinon une finalité. Bien sûr, cette idée reste débattue : ce que l'on perçoit rétrospectivement comme une direction peut très bien n'être qu'une lecture a posteriori d'un processus contingent. La téléologie émergente n'est donc pas une doctrine dogmatique, mais une grille de lecture possible pour articuler hasard et sens.

En quoi cette notion relativement abstraite éclaire-t-elle notre époque ? Elle nous offre d'abord un **changement de paradigme** pour penser l'histoire humaine et l'évolution de nos sociétés. Plutôt que de sombrer dans un dualisme stérile entre déterminisme aveugle et providence divine, la téléologie émergente invite à considérer que nos actions individuelles, agrégées à l'échelle globale, pourraient faire émerger une orientation collective sans qu'aucun groupe ou institution ne la décide consciemment. Autrement dit, un *projet* pourrait naître de l'humanité sans être le fruit d'une planification centrale.

Un tel projet émergent pourrait être par exemple la stabilisation de la biosphère : face au chaos climatique que nous avons déclenché, l'humanité pourrait de gré ou de force s'orienter vers un objectif commun de préservation de la vie, non pas parce qu'un gouvernement mondial l'impose, mais parce que c'est la condition même de sa survie. De multiples décisions décentralisées, motivées localement par l'instinct de survie ou la pression sociale, convergeraient alors vers une finalité globale. Il en va peut-être de même pour l'organisation sociale : sans qu'aucune instance n'ait consciemment voulu une "société mondiale", l'interconnexion économique et numérique a tissé un réseau planétaire, une *noosphère* pour reprendre le terme de Teilhard de Chardin (la "sphère de la pensée humaine" enveloppant le globe). Cette noosphère n'a pas de pilote unique, mais elle oriente de plus en plus les destins locaux en un destin commun de fait. On peut y voir l'esquisse d'une téléologie émergente : la planète pense à travers nous, sans plan préétabli.

Naturellement, reconnaître a posteriori une direction ne signifie pas que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Loin de tout optimisme naïf, l'idée de téléologie émergente sert surtout à **décrire** un processus plutôt qu'à le juger bon ou mauvais. Elle nous dit que même en l'absence d'un contrôle central, des dynamiques cohérentes peuvent surgir. Ces dynamiques pourraient aussi bien mener à l'effondrement qu'à un nouvel équilibre – la téléologie émergente n'est pas nécessairement "positive" du point de vue humain. Par exemple, on pourrait arguer que la trajectoire actuelle de surconsommation et de croissance effrénée est elle-même une téléologie émergente du système techno-industriel : non planifiée par un comité secret, mais résultant des interactions entre la quête de profit, l'innovation et le désir des consommateurs. Cette trajectoire semble nous conduire vers un but funeste (l'épuisement des ressources, le bouleversement du climat) sans que quiconque ne l'ait vraiment voulu en ces termes. On voit donc qu'une finalité émergente peut tout autant être mortifère que salvatrice.

Dès lors, l'enjeu pour l'humanité est double. D'une part, **prendre conscience** des forces émergentes qui nous entraînent malgré nous, afin de ne plus les subir aveuglément. D'autre part, **infléchir** ces dynamiques de l'intérieur, puisque par définition elles n'ont pas de télécommande externe : si une orientation doit changer, ce sera par la multitude des actions individuelles et collectives en son sein. C'est ici que la conscience et la réflexivité humaines jouent un rôle inédit. Nous sommes peut-être la première espèce dont l'émergence de la finalité (par la culture, la technique, l'économie) est accompagnée par une compréhension partielle de cette même émergence. Autrement dit, nous

pouvons *observer* la téléologie émergente à l'œuvre dans nos sociétés – par exemple la marche vers la mondialisation, ou l'emballlement de la destruction écologique – et dès lors choisir d'y répondre. Cette capacité réflexive donne lieu à un curieux jeu de miroirs entre le *téléologique* et le *conscient*.

Peut-on alors orienter l'orientation ? Autrement dit, peut-on imprimer une finalité souhaitable à un processus émergent qui jusqu'ici nous dépassait ? C'est sans doute l'une des questions centrales de notre temps. Si une forme de sens cherche à naître dans l'histoire humaine actuelle, ce sens n'est pas prédéterminé ni garanti : il dépendra en partie de notre participation. Plutôt que de rêver à un contrôle omniscient (illusoire) ou de sombrer dans la résignation fataliste, la perspective d'une téléologie émergente nous incite à collaborer humblement avec le potentiel en gestation. Il s'agit d'**accompagner la naissance** plutôt que de la commander. Tel un jardinier qui ne fait pas pousser la plante par décret, mais qui peut créer les conditions propices à sa croissance, l'humanité pourrait chercher à favoriser l'émergence d'un avenir souhaitable.

Cette métaphore obstétricale ou jardinière implique humilité et vigilance. Humilité, car nous ne sommes pas les maîtres absolus du processus : la complexité du monde outrepassa nos plans. Vigilance, car sans intervention consciente de notre part, les forces émergentes pourraient accoucher de monstres (technologiques, politiques ou écologiques) plutôt que d'un renouveau harmonieux. Ainsi, la téléologie émergente n'est pas un passe-droit pour l'inaction ; c'est au contraire une invitation à agir **de concert avec le réel** plutôt que contre lui.

En résumé de ce premier chapitre, nous pourrions dire que ce qui cherche à naître, potentiellement, c'est une nouvelle forme d'**ordre orienté** au niveau planétaire – un ordre né de la complexité même du monde, et non dicté d'en haut. Reste à savoir si cet ordre sera destructeur ou porteur de vie, et c'est là que notre conscience entre en jeu. Justement, parlons de la conscience, et en particulier de la conscience non plus individuelle mais collective. Car si une finalité inédite doit émerger de l'humanité, elle passera par la maturation d'une conscience à l'échelle de l'espèce. C'est notre second grand thème.

Chapitre 2 : La maturation de la conscience collective

L'idée d'une *conscience collective* évoque aussitôt des images contrastées. Pour le sociologue Émile Durkheim, c'était le socle des croyances et valeurs partagées d'une société, ce qui fait tenir ensemble un groupe humain. Pour Carl Jung, on pouvait parler d'un inconscient collectif, réservoir de symboles archétypaux se retrouvant dans toutes les cultures. Mais ici, c'est d'un autre registre qu'il s'agit : celui d'une conscience à l'échelle planétaire, englobant l'humanité tout entière – voire au-delà. Une telle conscience, si elle existe en germe, est encore balbutiante. Edgar Morin la qualifiait en 2011 de « conscience planétaire encore embryonnaire et dispersée, inséparable d'une conscience du destin commun de l'humanité » et appelait de ses vœux son développement pour faire face aux défis globaux ⁷. De fait, la reconnaissance de notre *communauté de destin terrestre* progresse douloureusement, à mesure que les interdépendances se font jour et que « se joue collectivement le destin de l'humanité » sur notre petite planète ⁸.

Qu'est-ce que *maturer* pourrait signifier pour une conscience collective ? Par analogie avec l'individu, on peut penser à un passage de l'adolescence à l'âge adulte : gagner en responsabilité, en lucidité sur soi-même, en empathie pour autrui, en capacité d'anticipation du futur. Pour l'humanité, cela reviendrait à intégrer pleinement la réalité de son unité et de son impact, à dépasser les égocentrismes nationaux ou factionnels, à élargir son identité au genre humain lui-même. Morin notait l'« impuissance de l'humanité à devenir l'humanité » comme le problème des problèmes de notre temps ⁹. En d'autres termes, nous n'avons pas encore réalisé en actes que *nous formons une entité collective*, un sujet pluriel capable du pire comme du meilleur. La maturité consisterait à actualiser cette conscience : non pas abolir nos

différences, mais prendre pleinement conscience de notre appartenance commune à un tout et en tirer les conséquences éthiques et politiques.

Plusieurs phénomènes des dernières décennies suggèrent que cette maturation est en cours, bien que chaotiquement. L'un des plus concrets est **l'essor d'une conscience écologique globale**. Lorsque des millions de jeunes, de Sydney à Montréal, font grève pour le climat en brandissant des pancartes « Il n'y a pas de planète B », ils expriment une prise de conscience planétaire : la Terre est notre maison commune, et son sort nous lie tous. Cette conscience écologique de la solidarité, Morin l'appelait déjà de ses vœux en 1989, y voyant le seul antidote à la culture de compétition et d'agression qui dominait les relations internationales ¹⁰. Trente ans plus tard, on voit poindre cette conscience, incarnée par une génération mondialisée qui se sait héritière d'un même monde à sauver. Certes, il ne s'agit encore que d'une fraction de l'humanité, et surtout d'une aspiration bien plus que d'une réalité politique accomplie. Mais c'est un signe prometteur de maturation : reconnaître une responsabilité commune envers la biosphère, c'est dépasser l'infantile sentiment de toute-puissance ou d'impunité qui caractérisait notre rapport à la nature.

Un autre phénomène est l'expérience directe de la globalité rendue possible par les images de la Terre depuis l'espace et par l'exploration spatiale. L'astronaute Edgar Mitchell racontait que voir la Terre flottant dans le vide lui avait fait développer « une conscience globale instantanée », une identification profonde à l'humanité et à la planète, doublée d'une insatisfaction envers l'état du monde et d'un désir ardent de le changer ¹¹. Ce qu'on appelle *l'overview effect* (l'effet de surplomb) a été vécu par nombre d'astronautes : face à la vision d'une Terre sans frontières, oasis fragile dans le noir cosmique, leur conscience s'est élargie pour embrasser d'un coup l'interdépendance de tous les êtres vivants. Un spationaute interviewé par la presse parlait d'une « impression instantanée d'émerveillement » et d'une expérience transcendante qui l'a marqué à vie ¹². On peut y voir la naissance d'une conscience planétaire intuitive : pas une théorie ou un concept, mais le ressenti presque physique de l'unité et de la précarité de notre monde. En 1972, la mission Apollo 17 prit le premier portrait intégral de la Terre (la fameuse photo *Blue Marble*) et à ce moment « la conscience planétaire était née », écrit un journaliste scientifique ¹. Bien sûr, cette conscience naissante restait limitée à quelques témoins directs et aux cercles informés, mais l'impact culturel de ces images fut immense. Elles ont inspiré les mouvements écologistes des années 1970, contribuant à l'émergence d'une vision globale des enjeux. Pour la première fois, l'humanité pouvait voir son berceau dans sa totalité – et prendre conscience du *Nous* englobant tous les « je ».

Internet et la révolution numérique jouent également un rôle ambigu mais potentiellement décisif dans la maturation d'une conscience collective. D'un côté, le réseau mondial connecte les esprits à une échelle inédite, faisant circuler les idées, les connaissances, les émotions à la vitesse de la lumière. On a pu croire qu'il engendrerait quasi automatiquement une intelligence collective planétaire, un « cerveau global » où chaque individu serait comme un neurone participant à un esprit plus grand. Des penseurs comme le philosophe des réseaux Pierre Lévy ont beaucoup misé sur cette possibilité d'une *cyberconscience collective*, fruit de l'interconnexion généralisée du savoir. Dans les faits, nous voyons bien que la réalité est plus chaotique : internet a autant fragmenté l'opinion en bulles qu'il ne l'a unifiée en un chœur planétaire. Néanmoins, lors de certains événements mondiaux – catastrophes, grandes compétitions sportives, célébrations ou indignations globales – on ressent fugitivement l'existence d'un espace mental commun. Par exemple, lors des premiers pas de l'homme sur la Lune en 1969, des centaines de millions de personnes connectées par la télévision ont partagé en direct une même émotion, créant une forme de communion à l'échelle mondiale. De nos jours, des réseaux sociaux aux audiences planétaires permettent à une information, une peine ou une colère de résonner simultanément dans des consciences réparties sur tous les continents. Ce phénomène est encore brut, souvent dévoyé (par la désinformation, la manipulation affective), mais il suggère qu'une **sensibilité**

collective est en train de s'agréger. La maturation de la conscience collective passera peut-être par l'appropriation de ces technologies pour en faire de véritables vecteurs d'unité et non de division.

Un signe de maturité est également la capacité à la *réflexivité*, c'est-à-dire à se penser soi-même. Une conscience collective qui mûrit, c'est une humanité qui serait capable de se voir elle-même comme une entité, de prendre du recul sur son propre comportement global. Sommes-nous en train d'y parvenir ? À certains égards, oui : le concept d'Anthropocène en est un exemple. En nommant ainsi une nouvelle époque géologique caractérisée par l'impact majeur de l'humanité sur la Terre, les scientifiques et penseurs proposent à l'humanité un miroir : *voici ce que tu es devenue*, une force géologique, une espèce dont l'activité modifie l'atmosphère, les océans et la biodiversité. C'est une prise de conscience vertigineuse – et inconfortable. Se voir comme une force colossale oblige à assumer une responsabilité colossale. Cette notion reste débattue, mais elle infuse largement le discours public et politique. De même, la multiplication des rapports planétaires (du GIEC sur le climat, de l'IPBES sur la biodiversité, etc.) et des sommets mondiaux (COP climat, objectifs de développement durable de l'ONU...) témoigne d'une humanité qui commence à *se gouverner en tant que totalité*, ou du moins à tenter de le faire. Certes, les résultats sont mitigés et les rivalités nationales entravent souvent la coopération. Mais qu'il y ait ne serait-ce que l'embryon d'une gouvernance mondiale indique que l'idée d'un *intérêt général humain* fait son chemin – lentement, douloureusement, mais réellement.

Cependant, parler de conscience collective ne va pas sans écueils. Il faut éviter deux élan contraires : l'angélisme qui surestime notre unité actuelle, et le scepticisme cynique qui la nie absolument. Le fait est que l'humanité de 2025 est traversée de divisions profondes (politiques, économiques, culturelles), et qu'une véritable conscience planétaire, solidaire et éclairée, reste un idéal lointain. Mais en même temps, *quelque chose a changé* si l'on compare à il y a un siècle. Jamais la notion de "bien commun mondial" n'avait eu autant de sens qu'aujourd'hui, car jamais nous n'avions eu autant de biens effectivement communs (le climat, les océans, la santé globale comme l'a montré la pandémie de Covid-19). Cette communauté de risque et de destin forge progressivement une communauté de conscience. Souvent, hélas, c'est la menace partagée qui soude – comme des inconnus qui se donneraient la main face à une tempête. L'émergence d'une conscience collective planétaire suit peut-être ce schéma : confrontés aux mêmes dangers systémiques, nous sommes contraints de penser et sentir en termes plus larges que nos appartenances premières.

Quels seraient les signes tangibles d'une conscience collective ayant atteint une nouvelle maturité ? On peut en imaginer quelques-uns : une indignation unanime face à toute tragédie touchant n'importe quel groupe humain, comme si chaque vie avait le même prix qu'une vie compatriote. Ou bien une capacité mondiale à définir des objectifs de survie et de bien-être communs (par exemple la neutralité carbone, l'éradication de la famine) et à se mobiliser de manière concertée pour les atteindre. Ce serait aussi la reconnaissance générale que *notre diversité est précieuse mais secondaire* par rapport à ce qui nous unit : la condition terrestre, la mortalité, la pensée, l'amour, tout ce qui fait de nous des semblables. Bref, ce serait l'humanité se découvrant en tant que *Nous*, et ressentant ce Nous non comme une masse anonyme écrasant les individus, mais comme une toile dont chacun est un fil unique et indispensable.

Utopie lointaine, diront certains. Il est vrai qu'au quotidien, l'actualité nous donne plutôt le spectacle d'une humanité immature – narcissique, amnésique, incapable de concertation durable. Mais ce serait passer à côté du tableau complet que de nier les frémissements contraires. Le fait même que nous parlions de tout cela, que nous pensions à l'échelle mondiale, que nous débattions d'une conscience collective, est révélateur. Une *réflexion planétaire sur la planète* est en marche. C'est peut-être cela, d'ailleurs, *ce qui cherche à naître* : l'humanité en tant que Sujet, prenant conscience d'elle-même et de sa responsabilité. Un peu comme un enfant qui, après des années de croissance inconsciente, se reconnaît enfin dans le miroir et dit « je ». Sauf qu'ici, ce "je" serait un « nous » conscient de lui-même.

Évidemment, cette conscience collective n'annulera pas du jour au lendemain les égos individuels ou les allégeances plus restreintes (nationale, religieuse, etc.). Elle viendra les *englober*, les mettre en perspective. On pourra se sentir à la fois breton, français, européen et humain – sans contradiction, mais avec des cercles d'appartenance emboîtés où le plus large donne le sens d'orientation ultime. En ce sens, la maturation de la conscience collective rejoint l'idée du chapitre précédent : une téléologie émergente, une orientation commune pourrait découler de notre éveil à ce que nous sommes ensemble. Plutôt que d'être une foule erratique où chacun poursuit son petit intérêt, l'humanité consciente d'elle-même pourrait définir – implicitement ou explicitement – un horizon souhaitable. Ce ne serait plus une téléologie imposée par un empire ou une idéologie totalisante, mais une sorte de *convergence spontanée* de la volonté vers certains buts perçus comme évidents parce que relevant de la préservation du tout.

Avant d'aller plus loin, soulignons un point crucial : *maturer*, ce n'est pas seulement acquérir de la puissance ou de la connaissance, c'est aussi gagner en **sagesse**. Une conscience collective mature ne consisterait pas seulement à agréger 8 milliards de cerveaux en un super-calculateur. Il s'agirait que l'humanité devienne plus sage dans ses choix, qu'elle développe un ethos global. Par exemple, reconnaître la dignité de toute forme de vie, ou admettre les limites planétaires, ou valoriser la coopération sur la compétition destructrice. Ce sont là des normes éthiques qui émergeraient d'une compréhension profonde de notre interdépendance. Avons-nous vu des prémices de sagesse collective ? Peut-être dans certaines réactions internationales de solidarité (comme l'accueil de réfugiés d'une catastrophe, la coopération scientifique pour un vaccin mondial...). Malheureusement, la sagesse collective se heurte à la *tragedy of the commons* (la tragédie des biens communs) : chacun sait ce qui serait sage (épargner les ressources, réduire la pollution), mais tant que les autres ne le font pas, la tentation est grande de ne pas être le seul à sacrifier ses intérêts. Dépasser ce dilemme exige un saut de conscience – ou des institutions contraignantes. La conscience collective mature impliquerait que suffisamment de personnes, et de nations, agissent spontanément selon le bien commun, sans qu'il faille constamment les y forcer. C'est là un idéal éthique sans doute, mais un idéal vers lequel tendre.

En résumé, la maturation de la conscience collective est un processus long et incertain, mais dont on aperçoit des jalons : conscience écologique, sentiment planétaire, réflexivité anthropocène, espaces d'échange globalisés, valeurs universelles des droits humains... Elle est à la fois rendue plus nécessaire par les crises (puisque *nul ne se sauvera tout seul*) et facilitée par nos technologies de communication et de connaissance. Reste à savoir si elle pourra aboutir assez vite et assez largement pour infléchir le cours de notre histoire. Ce qui est en jeu, c'est en somme l'accouchement d'une humanité adulte, capable de prendre soin d'elle-même et de sa planète.

Or, prendre conscience à l'échelle globale implique également un profond **changement d'échelle** dans nos façons de penser. C'est justement l'objet du chapitre suivant : comment sommes-nous amenés à élargir nos échelles de regard – dans l'espace, le temps, et même notre attention – pour répondre aux défis contemporains ? Et en quoi ce changement d'échelle participe-t-il de ce qui veut naître ?

Chapitre 3 : Changer d'échelle – l'espace, le temps et l'attention

Un trait caractéristique de la crise actuelle est qu'elle nous force à revoir nos échelles de référence. Beaucoup de problèmes ne peuvent plus être compris ni résolus à l'échelle où nous avons l'habitude de nous placer. Nous devons tantôt **zoomer out** (voir plus grand et plus loin) tantôt **zoomer in** (voir plus petit ou plus finement), et surtout articuler ces différents niveaux d'échelle. Ce changement d'échelle est à la fois spatial, temporel et attentionnel. Il bouleverse nos intuitions et exige un effort d'imagination considérable. Pourtant, c'est sans doute une condition pour faire émerger du sens nouveau : apprendre

à penser l'immense et l'infime, le long terme et l'instant, et ajuster notre attention pour naviguer dans ces différentes dimensions.

À l'échelle de l'espace, l'humanité est passée en quelques siècles d'un monde vaste et morcelé à un monde plein, saturé par la présence humaine. La première circumnavigation au XVI^e siècle (Magellan/Elcano) a bouclé le tour du globe, inaugurant l'ère planétaire au sens de Morin ². Depuis, l'élargissement spatial n'a cessé de se poursuivre : découvertes de nouveaux continents, expansion des échanges mondiaux, puis conquête spatiale élargissant notre horizon jusqu'à la Lune, Mars, et le rêve d'étoiles. Mais en parallèle, cette expansion nous a fait prendre conscience de la **finitude** de notre planète. La photo de la Terre isolée dans l'espace a montré une sphère sans bord : un système fermé, un vaisseau spatial aux ressources limitées. *Spaceship Earth*, disait le penseur R. Buckminster Fuller, pour souligner que nous sommes tous passagers d'un même vaisseau aux réserves comptées. Le changement d'échelle spatial, c'est donc :

- Voir globalement la planète comme un tout (d'où la notion de **penser global**).
- Voir localement l'extrême petite taille de ce tout dans l'univers.
- Mais aussi, à l'inverse, ne pas perdre de vue les **échelles locales** où se vivent concrètement les choses.

La difficulté est d'articuler le global et le local. On parle de "glocal" pour exprimer cette interdépendance : penser global et agir local, tout en comprenant comment le local s'insère dans des dynamiques globales. Par exemple, la fonte d'un glacier en Himalaya peut avoir des causes globales (réchauffement climatique anthropique) et des conséquences locales (pénurie d'eau pour des villages) qui elles-mêmes réagissent sur le global (mouvements migratoires, tensions régionales). Naviguer entre ces échelles demande une pensée systémique. Or, notre éducation et nos institutions sont souvent inadaptées : elles sont soit trop focalisées sur l'échelon national/immédiat, soit parcellaires. Un changement de paradigme s'impose pour *appréhender la planète comme un système unique*. Des disciplines comme l'écologie scientifique ou la climatologie nous y aident, en modélisant les interactions planétaires (cycles biogéochimiques, courants océaniques, etc.). Mais il faut aussi que le grand public et les décideurs s'accoutument à cette vision. Ce qui cherche à naître ici, c'est peut-être une **conscience géographique intégrale** : réaliser que les frontières politiques sont secondaires face aux continuités écologiques, que chaque écosystème local fait partie de la biosphère globale.

Par ailleurs, l'élargissement spatial passe aussi par la prise en compte des échelles **microscopiques**. La pandémie de Covid l'a tragiquement rappelé : un microscopique virus peut mettre à genoux la planète entière. Le très petit et le très grand sont connectés. De même, nos technologies nanoscopiques (nanoparticules, ingénierie génétique au niveau de l'ADN) ont des effets macroscopiques potentiels. Ainsi, penser l'échelle, ce n'est pas seulement voir plus grand, c'est aussi voir plus *profondément* dans le petit. La révolution scientifique nous a appris cela avec le microscope et le télescope : il existe des mondes dans le monde, du macrocosme au microcosme. Aujourd'hui, cette perception multi-échelles doit imprégner nos prises de décision : un changement invisible à l'œil nu (hausse de CO₂ de quelques ppm dans l'atmosphère, disparition progressive d'insectes pollinisateurs) peut avoir des impacts planétaires majeurs.

À l'échelle du temps, le défi est encore plus vertigineux. Notre cerveau est habitué à penser le temps à l'échelle d'une vie humaine, ou au mieux de quelques générations (horizon familial, historique). Or, les problèmes écologiques nous obligent à intégrer des **échelles temporelles immensément plus longues** – aussi bien vers le passé que vers le futur. Vers le passé, nous devons remonter à des millions d'années pour comprendre l'évolution du climat, ou l'apparition des espèces, ou la formation des ressources que nous exploitons (le pétrole, fruit de sédimentations sur des ères géologiques entières). Vers le futur, nous devons imaginer des siècles, voire des millénaires, car les déchets nucléaires ou le

CO₂ relâché aujourd'hui influenceront la planète bien après notre mort. C'est un renversement complet par rapport au temps court de l'actualité ou du mandat politique. L'historien Dipesh Chakrabarty parle d'entrer dans « le temps de l'Anthropocène » qui excède de loin l'histoire humaine conventionnelle : nous sommes amenés à penser comme des géologues, en tenant compte des ères glaciaires, des extinctions de masse, des rythmes lents de Gaïa.

Ce changement d'échelle temporelle est difficile à vivre psychologiquement, car il bouscule l'importance de notre *présent*. Si l'on prend vraiment au sérieux le long terme, la décennie en cours semble presque un clin d'œil. Et pourtant, c'est à cette décennie que nous devons nous attacher pour agir... Il y a donc une tension entre l'**urgence immédiate** et la **perspective longue**. Maturer temporellement, ce serait parvenir à combiner une vision de très long terme avec une action dans le court terme éclairée par cette vision. Hans Jonas, philosophe du « principe responsabilité », disait que notre éthique doit désormais inclure la considération des effets à très long terme de nos actes, ce qui était autrefois superflu car ces effets étaient négligeables. Aujourd'hui, ne pas intégrer le futur lointain dans nos choix présents serait irresponsable, car nous avons le pouvoir de compromettre la vie pour des milliers d'années ¹³ ¹⁴ .

En pratique, comment élargir notre échelle temporelle ? Des initiatives symboliques tentent de nous y aider, comme le projet d'**Horloge de 10 000 ans** (Clock of the Long Now) conçu par des visionnaires américains pour mesurer le temps non pas en heures, mais en millénaires. Cette horloge monumentale, en cours d'installation dans une montagne du Texas, doit continuer à tictaquer pendant dix millénaires, afin d'inciter les générations successives à penser au-delà de l'immédiat ¹⁵ . D'autres proposent d'introduire des *Chairs des Générations Futures* dans nos parlements, des représentants chargés de défendre les intérêts des habitants de l'an 2100 ou 2300. Ce ne sont pour l'instant que des idées pionnières, mais elles montrent la prise de conscience qu'il faut institutionnaliser le long terme. En parallèle, l'essor de disciplines comme la **prospective** ou les scénarios climatiques du GIEC nous entraînent à envisager différents futurs à l'horizon 2050, 2100, et à revenir au présent avec ces images pour infléchir la trajectoire.

Il y a aussi l'aspect du *passé profond* : comprendre que nous sommes les héritiers d'une histoire de 4,5 milliards d'années (âge de la Terre), dont 200 000 ans d'Homo sapiens seulement. Cela remet en perspective notre importance. La démarche dite du **Big History** (grande histoire) intègre cosmologie, géologie, évolution biologique et histoire humaine en une seule fresque continue. Elle montre la complexification croissante depuis le Big Bang jusqu'à nos sociétés complexes – de quoi alimenter une réflexion téléologique, comme on l'a vu au chapitre 1. Se situer dans le temps profond peut donner un sentiment d'humilité radicale (nous sommes un clin d'œil dans l'univers), mais aussi un sentiment de précieuse responsabilité : ce clin d'œil pourrait compromettre ou assurer la suite de l'aventure de la vie. Certains scientifiques parlent de nous comme d'une *espèce adolescente* – récente, fougueuse, pas encore sage – et estiment que l'humanité doit passer ce cap d'adolescence pour espérer durer. En ce sens, élargir notre conscience temporelle serait un signe de maturation, tout comme un adolescent commence à envisager son avenir au lieu de vivre seulement dans l'instant.

Justement, cela nous amène à l'**échelle de l'attention**. Car agrandir l'espace et le temps de nos pensées ne doit pas nous faire perdre le contact avec l'*instant présent*. Il serait vain de spéculer sur l'an 2500 si nous sommes incapables d'être pleinement attentifs à ce qui se passe ici et maintenant. Le défi est donc double : *élargir* nos vues tout en *approfondissant* notre attention. Or, nous vivons paradoxalement dans un régime d'attention très appauvri et fragmenté. La surcharge d'informations, le zapping constant imposé par le numérique, la culture de l'immédiateté grignotent notre capacité d'attention prolongée. Des études montrent la baisse du temps de concentration moyen, la difficulté croissante des jeunes (et des moins jeunes) à lire des textes longs ou à rester focalisés sans distraction. Comment dès lors espérer penser en grand et en long terme ?

C'est ici qu'un changement d'échelle attentionnel est requis : retrouver la **finesse du détail** et la **durée de la contemplation** . Cela peut sembler trivial par rapport aux grands enjeux planétaires, mais c'est en réalité intimement lié. Par exemple, la science elle-même – qui nous éclaire sur le climat ou la biodiversité – exige de l'attention minutieuse, de l'observation patiente des phénomènes, parfois sur des années. Un chercheur qui suit l'évolution d'une forêt ou d'une population animale doit apprendre à *voir* ce que la plupart ne voient pas, car trop pressés. De même, détecter les signaux faibles d'une transformation sociale implique d'être attentif à des indices discrets dans le présent.

Notre époque a besoin d'une **réhabilitation de l'attention** . Des philosophes comme Bernard Stiegler ou des écrivains comme Nicholas Carr ont alerté sur la « destruction de l'attention » par le capitalisme numérique, considérant qu'elle menace jusqu'à notre faculté de civilisation. Sans attention, pas de pensée profonde, pas d'empathie (qui requiert de prêter attention à l'autre), pas de projet au long cours. Apprendre à ralentir (nous y reviendrons au chapitre 5) et à se concentrer devient un acte presque de résistance culturelle. C'est aussi la condition pour élargir notre esprit sans qu'il se perde : il faut un *esprit calme et posé* pour embrasser de vastes horizons sans vertige.

On peut relier l'attention à la conscience collective évoquée plus tôt : une conscience globale nécessite une attention globale, mais aussi locale. Dans un orchestre, chaque musicien doit être attentif aux autres tout en jouant sa partition. De même, une humanité-orchestre devrait développer une qualité d'attention à la fois aux dynamiques d'ensemble et aux voix singulières. On peut penser ici à la métaphore du *réseau neuronal* : chaque neurone a un champ d'attention limité (il capte les signaux de ses synapses voisines), mais l'ensemble produit une conscience globale. Pour que cela fonctionne bien, encore faut-il que les signaux circulent correctement et que chaque micro-unité fasse son travail d'attention. Transposé à l'humanité : si chaque individu demeure enfermé dans sa bulle cognitive (ses préjugés, son fil d'actualité algorithmique personnalisé) sans ouverture à l'ensemble, la conscience collective restera émietlée. Un défi est donc d'éduquer l'attention : apprendre aux gens à naviguer du local au global, à lier les informations pour en faire du sens, à ne pas se laisser distraire par le flux incessant mais à extraire ce qui compte.

En définitive, le changement d'échelle dont nous parlons est une véritable métanoïa, une conversion du regard. Voir la Terre comme un *point bleu pâle* dans l'univers, selon la formule de Carl Sagan, c'est simultanément la rapetisser (quel minuscule point !) et l'agrandir (elle contient *tout* ce que nous chérissons). Ressentir l'histoire humaine comme une seconde dans le calendrier cosmique, c'est nous rendre humbles mais aussi nous donner le frisson d'être porteurs du flambeau de la vie à un instant critique. Être capable d'attention à l'échelle d'une simple fleur ou d'un simple moment, c'est renouer avec la qualité du vécu qui donne sens à la quantité. Ce qui cherche à naître, peut-être, c'est une humanité ayant intégré ces changements d'échelle dans sa culture même – une humanité “multiscale”, à la hauteur de l'immense complexité spatio-temporelle qu'elle a elle-même engendrée.

Mais ce changement d'échelle, ce nouvel imaginaire du vaste espace-temps, se heurte de plein fouet à un problème : nos *récits* traditionnels ne suffisent plus à donner du sens à cette nouvelle perspective. Nous manquons d'histoires communes capables d'englober l'expérience contemporaine. C'est ce que nous allons examiner à présent : la crise des récits et les mutations en cours qui l'expliquent, ainsi que les tentatives pour forger de nouveaux récits porteurs de sens.

Chapitre 4 : La crise des récits et les mutations du monde

L'être humain est un *animal qui raconte*. Depuis la nuit des temps, nous tissons des récits pour expliquer le monde, transmettre des valeurs, orienter nos sociétés. Mythes, religions, épopées, puis idéologies modernes – ces *grands récits* ont structuré les civilisations. Or, il semble qu'aujourd'hui nous vivions une

crise des récits sans précédent. Les histoires collectives qui donnaient cohérence et espoir à nos prédécesseurs perdent de leur force ou se contredisent, tandis que de nouvelles histoires tardent à s'imposer. Cette crise du sens narratif accompagne et reflète les mutations profondes – écologiques, technologiques, culturelles – de notre époque.

Le philosophe Jean-François Lyotard diagnostiquait dès 1979 la « fin des grands récits » de la modernité ¹⁶ ¹⁷. Il faisait allusion aux métarécits tels que le Progrès continu de l'humanité, ou la marche de l'Histoire vers la Raison universelle, ou encore la promesse du paradis marxiste après la révolution prolétarienne. Après les horreurs du XX^e siècle (deux guerres mondiales, Auschwitz, Hiroshima) et avec l'entrée dans l'ère du relativisme postmoderne, ces grands schémas explicatifs et mobilisateurs ont perdu de leur crédibilité ¹⁷. Lyotard parlait d'« incrédulité envers les métarécits » : nous ne croyons plus aux belles histoires totalisantes qui donnaient un sens global à l'aventure humaine ¹⁸. À cela s'ajoute l'effet de la mondialisation : les récits occidentaux qui s'étaient présentés comme universels se sont révélés situés, partiels, et ont été contestés par d'autres voix (postcoloniales, féministes, etc.) ¹⁹ ²⁰. Résultat : un paysage fragmenté, où coexistent une multitude de « petits récits » locaux, communautaires, individuels, sans qu'aucun ne parvienne à s'élever au rang de récit intégrateur pour l'ensemble de l'humanité.

Parallèlement, les **mutations en cours** minent nos anciens récits. Prenons l'exemple du récit du progrès technique et scientifique, si cher au XIX^e et XX^e siècles. Il reposait sur l'idée que chaque génération vivrait mieux que la précédente grâce aux avancées de la raison, de la science, de l'industrie. Or, la crise écologique est venue percuter ce récit de plein fouet : nous découvrons que le progrès matériel illimité est impossible sur une planète finie. La croissance économique perpétuelle, qui était un quasi-dogme (et un puissant récit mobilisateur : « demain sera meilleur qu'aujourd'hui »), s'avère insoutenable. Le récit du progrès se craquèle, remplacé par quel imaginaire ? Parfois par celui de l'effondrement : un contre-récit sombre prédisant l'inévitable chute de la civilisation thermo-industrielle, faute d'avoir respecté les limites planétaires. Ce récit de l'effondrement gagne en audience (ouvrages, documentaires, mouvements comme la « collapsologie »). S'il a le mérite de la lucidité sur les tendances négatives, il est toutefois anxiogène et paralyse autant qu'il éveille. D'autres tentent de formuler un récit alternatif de *transition* : ni progrès naïf ni apocalypse fataliste, mais la vision d'une métamorphose possible vers des sociétés écologiquement viables et socialement souhaitables. Ce récit de transition reste à écrire en détails, mais on en voit les bribes : l'économie circulaire, la « décroissance » ou le « post-croissance » sereine, la réorientation technologique vers le durable, etc. Cependant, il peine à concurrencer la puissance imaginaire qu'avait l'ancien récit de l'abondance croissante.

Autre mutation : la révolution numérique et l'intelligence artificielle bouleversent le récit humaniste classique. Ce dernier mettait l'Homme (avec un grand H) au centre, maître de son destin grâce à sa raison et sa liberté. Or l'IA nous confronte à l'idée que certaines des facultés qu'on croyait distinctives de l'humain (calcul, stratégie, reconnaissance de formes, peut-être demain créativité) peuvent être surpassées par des machines. Quel récit donner à l'humanité dans un monde où elle n'est plus la seule intelligence active ? Certains, comme les transhumanistes, proposent un récit techno-utopique : l'humain va se fondre avec la machine, dépasser ses limites biologiques, vaincre la mort, etc. C'est un récit puissant pour certains cercles, mais qui laisse beaucoup d'autres terrifiés ou sceptiques – et il est très conflictuel par rapport à la crise écologique (peut-on vraiment s'abstraire de la matérialité du vivant ?). D'autres envisagent un récit plus sombre où l'humain perd le contrôle au profit d'algorithmes ou d'élites techno-scientifiques déconnectées. Là encore, c'est un défi de *sens* majeur : comment se situer dans un monde de datas, de réalités virtuelles, de potentiels robots conscients ? Notre identité narrative vacille.

Sur le plan culturel et spirituel, les grands repères traditionnels (religions, philosophies, idéologies politiques) sont ébranlés. Soit ils ne parlent plus à une partie de la jeunesse mondialisée, soit ils virent

au durcissement identitaire face à l'incertitude (d'où des ressacs fondamentalistes). La sécularisation a laissé un vide que la société de consommation a comblé un temps avec le récit du matérialisme heureux – mais ce récit consumériste montre aussi son néant existentiel, surtout chez les jeunes en quête de sens profond. Le résultat est ce qu'on appelle parfois la **crise de la métaphysique** ou la *crise existentielle* moderne : beaucoup d'individus ne savent plus trop pourquoi ils vivent, au-delà de gagner de quoi subsister ou se divertir. Les taux de dépression, de suicides, d'addictions dans de nombreux pays reflètent cette perte de récit porteur de sens. On parle même de *crise de la santé mentale globale*. Bien sûr, ce serait une erreur de tout réduire à un facteur narratif – il y a des causes économiques, sociales. Mais le manque d'un horizon collectif enthousiasmant contribue à un mal-être diffus.

Face à cela, quelles **mutations positives** peut-on observer ? Y a-t-il des germes de nouveaux récits ? Quelques tendances se dessinent. L'une d'elles est la tentative de *réenchantement* du rapport au vivant. Par exemple, le succès populaire de documentaires comme **“Legacy”** de Yann Arthus-Bertrand ou **“Demain”** de Cyril Dion témoigne d'une envie de raconter autrement notre lien à la nature et aux générations futures : non plus comme une domination ou une simple gestion de ressources, mais comme une relation d'appartenance et de responsabilité. Ces films et livres proposent un récit où l'humain se réconcilie avec la Terre, cultive la permaculture, réinvente des communautés locales solidaires, etc. Cela peut sembler idéaliste, mais cela répond à une soif narrative : celle d'une histoire où nos actions présentes se chargent de sens en construisant un avenir désirable (et pas seulement en évitant le pire).

Un autre axe de renouveau narratif est la confluence entre sciences et spiritualité pour créer un **“nouveau mythe”** adapté à l'ère planétaire. Des auteurs comme Thomas Berry et Brian Swimme ont proposé *L'histoire de l'univers* (Universe Story) comme un récit unificateur : l'histoire cosmique depuis le Big Bang jusqu'à aujourd'hui, intégrant l'émergence de la vie puis de la conscience, et invitant à voir l'humanité comme le dernier chapitre en date d'une épopée créatrice de 13,8 milliards d'années. Ce récit a un fondement scientifique (big history) mais adopte la tonalité d'un mythe, où l'univers est vu presque comme un sujet en croissance, cherchant à se connaître à travers nous. Il s'agit de donner un sens à l'histoire même de l'univers, et donc à notre place dedans. Bien que séduisante, cette narration peut sembler trop globalisante ou spéculative pour s'imposer largement. Néanmoins, elle a inspiré des mouvements d'**écospiritualité** ou d'**éducation cosmique** (par ex. l'approche Montessori recommande de commencer l'éducation des enfants par le “grand récit de l'univers” pour élargir leur esprit).

Par ailleurs, la crise des récits favorise l'émergence de multiples **“contre-récits”** ou récits alternatifs portés par des voix qu'on entendait moins auparavant. Par exemple, les savoirs et mythologies des peuples autochtones connaissent une nouvelle audience. Leurs récits mettant en scène une nature animée, peuplée d'esprits, ou une conception cyclique du temps, offrent un contraste frappant avec le récit linéaire et extractif occidental. Certaines notions autochtones comme *“Mother Earth”* ou *“Buen Vivir”* (bien vivre, en harmonie avec la Pachamama, la Terre-mère, concept d'origine andine) pénètrent le discours international (même à l'ONU). Cela ne signifie pas que ces visions vont devenir hégémoniques, mais elles participent au brassage narratif : elles élargissent notre bibliothèque d'histoires possibles sur le rapport humain-nature. De même, les récits issus de la science-fiction jouent un rôle non négligeable dans notre imaginaire collectif. Des séries, romans ou films à succès esquissent des futurs très variés – dystopies de contrôle technologique, utopies d'écovillages durables, space-opera de conquête spatiale, etc. La science-fiction est parfois accusée de nourrir l'évasion ou le pessimisme, mais elle sert aussi de laboratoire d'idées pour de nouvelles trajectoires sociétales. On a vu par exemple des ingénieurs et entrepreneurs s'inspirer directement de visions de sci-fi (la voiture électrique de Tesla évoquant *Retour vers le futur*, les interfaces vocales rappelant *Star Trek*, etc.).

En parlant de science-fiction, on peut noter l'impact du **récit climatique** dans la littérature et l'art : un nouveau genre, le *climate fiction* (“cli-fi”), imagine les mondes de demain sous le changement climatique,

cherchant à rendre concrète cette abstraction pour nos esprits. Là encore, c'est un effort narratif pour combler le fossé entre la connaissance scientifique et la perception humaine. On pourrait dire que la *donnée brute* (2 °C de plus, +1 m de niveau des mers, etc.) doit être traduite en *histoire* (à quoi ressemblera la vie quotidienne, quelles épreuves, quels héros, quelles tragédies ?). Sans récit, la donnée ne mobilise pas. D'où la responsabilité des conteurs, artistes, journalistes, éducateurs : participer à forger les nouveaux récits mobilisateurs.

Pour sortir de la crise des récits, il faudra probablement du temps, et accepter une pluralité. Il n'y aura peut-être pas **un** nouveau grand récit unique (et ce n'est pas souhaitable s'il devient totalitaire). Mais il pourrait émerger un *méta-récit* souple, un récit de récits, capable d'intégrer divers points de vue tout en fournissant une direction commune. Par exemple, un tel méta-récit pourrait être celui de la **maison commune** : la Terre comme foyer partagé, qu'on décide de maintenir habitable pour tous ses locataires (humaine et non-humains). Autour de cette idée simple, chacun peut broder son histoire (religieuse, scientifique, locale...) tant que ça converge vers la préservation et l'épanouissement de la vie. Cela rejoint l'idée d'une téléologie émergente : peut-être que le nouveau récit naîtra de la convergence spontanée de multiples initiatives qui, sans être identiques, raconteront toutes à leur manière comment l'humanité a choisi de vivre en symbiose avec son planète.

En attendant, nous traversons une période inconfortable où, selon l'expression du poète Yeats, "le centre ne tient plus". Dans ce vide, prolifèrent aussi des récits simplistes ou complotistes qui tentent de capter l'angoisse ambiante (recherche de boucs émissaires, retour fantasmé à un âge d'or, etc.). C'est un risque réel : l'histoire montre qu'en temps de crise, des récits pseudo-salvateurs peuvent mener au pire (fanatismes, tyrannies). D'où l'importance de travailler consciemment à nos nouveaux récits, de manière inclusive, lucide, et basée sur la réalité. En ce sens, écouter les signaux du monde et apprendre à désapprendre nos certitudes est crucial – ce qui nous mène directement aux *attitudes* personnelles et collectives à cultiver, sujet du prochain chapitre.

Chapitre 5 : Écouter, désapprendre, ralentir – les voies d'un renouvellement intérieur

Devant l'ampleur des bouleversements décrits, on pourrait se sentir démuni. Les tendances globales semblent nous dépasser, les récits vacillent... Que pouvons-nous, à l'échelle individuelle ou locale ? Ce chapitre aborde trois **attitudes** ou pratiques fondamentales qui, sans prétendre tout résoudre, apparaissent comme des *conditions intérieures* essentielles pour laisser émerger du nouveau : **l'écoute**, le **désapprentissage** et le **ralentissement**. Ces termes peuvent sembler modestes, voire en décalage avec l'urgence. Pourtant, ils renvoient à des transformations profondes de notre rapport à nous-mêmes, aux autres et au monde. Ils dessinent un chemin d'humilité active, par opposition à la frénésie et l'arrogance qui ont souvent caractérisé la modernité.

5.1 Apprendre à écouter

L'écoute est sans doute l'art le plus sous-estimé de notre culture contemporaine. Nous savons parler, argumenter, produire des messages – mais écouter vraiment est plus rare. Ici, *écouter* doit être pris dans un sens large : c'est prêter attention avec réceptivité, que ce soit à autrui, à la nature, ou même à soi (son corps, son intuition). Pourquoi l'écoute est-elle si cruciale aujourd'hui ? Parce que c'est dans les interstices du silence et de la réceptivité que peut émerger le neuf. Tant que nous sommes occupés à répéter nos schémas mentaux (nos "logiciels" habituels), nous ne créons rien de différent. L'écoute, au contraire, ouvre un espace à l'altérité et à la surprise.

Dans le domaine du leadership et de l'innovation, cette idée a été développée par Otto Scharmer avec sa **Théorie U**. Scharmer insiste sur la nécessité d'une *écoute générative* pour permettre au futur émergent de se manifester ²¹. Il distingue quatre niveaux d'écoute : l'écoute "*download*" où l'on n'entend que ce qu'on sait déjà (on projette ses habitudes), l'écoute factuelle (on capte les faits nouveaux), l'écoute empathique (on se met à la place de l'autre) et enfin l'écoute générative, où l'on s'ouvre totalement, *esprit, cœur et volonté*, pour « être à l'écoute de l'émergence de notre potentiel futur le plus élevé » ²¹. Dans ce dernier mode, on "tient l'espace pour accueillir le nouveau" ²¹ – belle formule qui évoque une sorte de gestation intérieure. En pratique, cela signifie faire taire provisoirement son jugement cynique, ses peurs et son ego, pour permettre à une idée novatrice, à une solution inattendue, de naître en nous. Cette écoute-là n'est pas passive : elle est une vigilance de tous les sens, un état d'attention plein et détendu à la fois.

Transposons cela au niveau sociétal : qu'est-ce que *écouter le monde* ? C'est prêter l'oreille aux signaux faibles, aux voix marginalisées, aux cris d'alarme de la Terre (le "cri" des scientifiques climatologues, le silence assourdissant des forêts mortes d'insectes...). C'est aussi écouter les souffrances sociales derrière les colères apparentes : par exemple, entendre dans la montée des populismes le besoin non reconnu de dignité et de sécurité culturelle. Une société qui écoute ses membres est plus à même de s'adapter sans casser. De même, une humanité qui écoute la nature – par la science, par l'observation patiente, par l'empathie même – pourra coopérer avec elle au lieu de la violenter. L'écoute est le préalable au *dialogue*, qu'il soit humain ou écologique.

Écouter l'autre humain dans sa différence est un exercice exigeant. Cela suppose de faire taire son envie de répondre, de se raconter. Les dialogues interconvictionnels ou internationaux butent souvent sur l'incapacité à écouter sans immédiatement juger ou ramener à soi. Des méthodes de **communication non violente** ou de **dialogue socratique** existent pour réapprendre cela. À l'échelle individuelle, cela peut commencer humblement : pratiquer l'écoute active dans sa famille, son travail, signifie déjà tisser du lien et de la compréhension mutuelle, base de toute action collective saine.

Sur un plan plus philosophique, *l'écoute* comporte aussi une dimension spirituelle. Dans beaucoup de traditions, on insiste sur le silence intérieur comme source d'inspiration. « La parole est d'argent, le silence est d'or », dit le proverbe. Le poète Rûmî invitait à "écouter le silence, c'est là que la vraie sagesse murmure". Dans la Bible, le fameux "Écoute, Israël" (Shema) place l'écoute comme l'acte fondamental de relation à Dieu. Sans s'engager sur le terrain théologique, on peut y voir une intuition universelle : il y a en nous et autour de nous une voix plus subtile, plus profonde, que seul le calme et l'accueil permettent d'entendre. Certains l'appelleront intuition, intelligence collective, ou conscience supérieure... Peu importe le nom, l'idée est que pour accéder à un niveau de compréhension plus englobant (celui dont on a besoin face à la complexité actuelle), l'intellect analytique ne suffit pas. Il faut mobiliser d'autres facultés : l'empathie, l'attention flottante, la connexion à nos émotions et à notre corps. Tout cela fait partie de *l'écoute au sens large*.

En pratique, cultiver l'écoute peut passer par des exercices comme la méditation (écoute de son souffle, de son corps), la marche silencieuse en nature (écoute de l'environnement), le cercle de parole (écoute sans interrompre, en reformulant ce qu'on a compris). Ce ne sont pas que des techniques "développement personnel" isolées : ce sont les micro-laboratoires d'une posture globale plus réceptive. Or, si quelque chose de radicalement nouveau doit naître dans nos façons de vivre, encore faut-il qu'un espace lui soit disponible. L'écoute crée cet espace.

5.2 Désapprendre pour innover

Vient ensuite le **désapprentissage**. L'idée de désapprendre peut sembler paradoxale : pourquoi valoriser l'oubli ou le renoncement au savoir, alors que tant de choses nécessitent au contraire plus de

connaissances ? En réalité, *désapprendre* ne signifie pas perdre ses acquis utiles, mais se libérer de ce qui encombre et aveugle. C'est souvent un préalable à tout *apprentissage* réel d'ailleurs : pour apprendre quelque chose de nouveau, il faut accepter de remettre en question ce que l'on croit déjà savoir.

Notre époque est saturée d'informations, d'idéologies, de "logiciels" culturels intégrés depuis l'enfance. Beaucoup de ces schémas mentaux se révèlent inadéquats face aux réalités nouvelles. Par exemple, nous devons désapprendre l'idée que l'humain est séparé de la nature (idée ancrée par des siècles de dualisme et de domination coloniale sur le vivant). Ou désapprendre que la valeur d'une personne se mesure à sa productivité économique. Ou encore désapprendre nos réflexes de consommation superflue inculqués par le marketing. Ce sont là des *désapprentissages culturels* majeurs, et donc difficiles, car ils touchent à l'identité, aux habitudes profondes.

Désapprendre demande une forme de courage intellectuel et d'humilité. C'est admettre : "Je ne sais pas", "Je m'étais trompé" ou "Ce n'est plus valable". Les scientifiques connaissent bien cela, eux qui doivent parfois abandonner une théorie élégante parce que les faits la contredisent. Les esprits rigides, accrochés à leurs certitudes, finissent en général balayés par l'histoire (comme ces savants refusant d'admettre la théorie copernicienne ou l'évolution darwinienne en leur temps). Aujourd'hui, quels sont les points aveugles dont nous devons nous défaire ? L'un d'eux, central, est le *négationnisme écologique* (le refus d'admettre l'ampleur des dégradations environnementales). Malgré des progrès, beaucoup ont du mal à désapprendre l'idée d'une nature inépuisable ou autoréparante quoi qu'on fasse. Un autre est le *court-termisme* : nous devons désapprendre notre impulsion à rechercher la gratification immédiate au détriment du futur. Cela rejoint le changement d'échelle temporelle du chapitre précédent : c'est tout un conditionnement (publicitaire, culturel) qu'il faut détricoter, celui qui nous a fait croire qu'accumuler et jouir sans délai était la voie du bonheur.

Dans le domaine éducatif, on parle de plus en plus d'**apprendre à apprendre** et donc aussi d'apprendre à désapprendre. Les pédagogies modernes insistent sur l'esprit critique, la capacité à remettre en cause un cadre pour en adopter un nouveau si besoin. Par exemple, un informaticien doit régulièrement désapprendre un langage dépassé pour en maîtriser un nouveau. Un citoyen peut avoir à désapprendre des préjugés sur tel groupe social en découvrant la réalité complexe. Ce processus peut être inconfortable car il ébranle nos repères. Certains psychologues parlent de "**dissonance cognitive**" : quand une nouvelle information contredit frontalement nos croyances, on ressent un malaise et on tend soit à la rejeter, soit – si l'on est prêt – à ajuster nos croyances. Désapprendre, c'est accepter cette dissonance comme un passage obligé vers un niveau de compréhension plus adéquat.

Sur le plan plus personnel, désapprendre peut signifier se dépouiller de *conditionnements intérieurs*. Par exemple, désapprendre la peur du manque inculquée par une éducation rigide, désapprendre les schémas relationnels toxiques hérités de modèles passés, etc. De nombreuses démarches thérapeutiques ou spirituelles consistent en fait à désapprendre pour retrouver une forme de liberté d'être. Le bouddhisme Zen, par exemple, parle de la "mentalité du débutant" : se vider de ses savoirs préconçus pour être ouvert à l'expérience directe. C'est un désapprentissage de l'ego sachant.

Appliqué à la société, cela pourrait vouloir dire que nos institutions doivent parfois *oublier* leurs anciennes recettes pour innover. Un gouvernement cherchant à gérer la transition écologique ne peut plus appliquer les mêmes indicateurs économiques que dans le passé (il faut désapprendre le fétiche du PIB par exemple). Une entreprise voulant devenir durable doit désapprendre la poursuite du profit à court terme comme seul but. On voit que désapprendre va de pair avec **réapprendre autrement** : abandonner un modèle pour en créer un nouveau. C'est un processus créatif. La friche laissée par le désapprentissage est le terreau où peut pousser une nouvelle plante conceptuelle.

Enfin, désapprendre c'est aussi *désapprendre à toujours vouloir tout contrôler*. C'est peut-être le plus difficile pour l'homme moderne, habitué à maîtriser la nature et la matière. Cela touche un plan presque existentiel : accepter l'incertitude, reconnaître qu'on ne peut pas tout prévoir ni tout dominer. Cette leçon d'humilité, les crises se chargent de nous la donner. La pandémie, par exemple, nous a fait désapprendre l'illusion de toute-puissance médicale et technologique (du moins temporairement). Le climat dérégulé nous fait désapprendre l'idée d'une progression linéaire de la civilisation dans un environnement stable. Ce désapprentissage de la toute-puissance est douloureux, mais salutaire pour réintégrer l'humanité dans le tissu du vivant plutôt que de la voir au-dessus.

5.3 Ralentir pour mieux vivre

Le troisième volet, **ralentir**, complète les deux précédents en leur donnant une condition pratique. Pour écouter, il faut du temps et du calme. Pour désapprendre et réfléchir autrement, il faut sortir du *rush* perpétuel. Or, notre société valorise la vitesse : rapidité de production, de décision, flux d'informations en continu, mobilité incessante... Le sociologue Hartmut Rosa a montré que l'**accélération** est au cœur de la modernité et qu'elle engendre une perte de qualité du lien au monde ²². On va vite, mais on ne sait plus pourquoi; on fait plus, mais on ressent moins. Rosa suggère que la solution n'est pas simplement de freiner pour freiner, mais de retrouver une "**résonance**" avec le monde ²³. Cependant, pour résonner, il faut être accordé – et s'accorder prend du temps. Comme en musique, on ne peut pas accorder un instrument à la va-vite au milieu du vacarme.

Le ralentissement dont on parle n'est pas forcément un ralentissement absolu de toutes les activités. C'est surtout un *ralentissement du rythme global* pour le remettre en phase avec des cycles naturels et humains soutenable. Cela signifie par exemple redécouvrir le repos, la pause, comme partie intégrante de l'efficacité sur la durée. De plus en plus de voix plaident pour la semaine de 4 jours, non seulement pour mieux répartir le travail, mais pour donner du *temps de vie*. De même, dans les villes, le mouvement des **villes lentes** (Cittaslow) prône une urbanité où l'on marche, où l'on prend le temps de la convivialité, par opposition à la frénésie automobile et consumériste.

Ralentir, c'est aussi **ralentir l'économie** dans son ensemble, ce qui est hérétique pour certains économistes obsédés par la croissance. Mais les partisans de la **décroissance** ou de la **post-croissance** expliquent qu'une réduction volontaire des flux matériels (production, transport) n'est pas un retour à la bougie mais un moyen de préserver le bien-être sans tout brûler. C'est "moins de quantités, plus de qualité" : par exemple, consommer moins d'objets mais mieux les choisir, mieux les fabriquer, les garder plus longtemps. Ce ralentissement de la rotation d'achat profite au final à la planète et peut-être aussi au bonheur, car on sort du *toujours plus* anxieux pour un *mieux* apaisé.

Sur le plan individuel, ralentir signifie **reprenre prise sur son temps**. Combien de personnes rêvent d'avoir "du temps" – du temps pour elles, pour leurs proches, pour rien ? Cette sensation de toujours manquer de temps est très révélatrice. Elle montre que le rythme imposé (par le travail, les sollicitations numériques, etc.) ne correspond pas forcément à notre rythme humain sain. Le succès des mouvements comme le **Slow Food** (en réaction à la Fast Food) ou le retour d'intérêt pour des pratiques lentes (artisanat, jardinage, yoga, etc.) témoigne d'un besoin de ralentir pour retrouver du sens. Cuisiner lentement un plat local et le savourer en famille a un sens bien plus riche que d'avalier un repas-minute sur un coin de table en scrollant son fil d'actualité. Ce sont des choix de mode de vie, mais qui reflètent une philosophie : renouer avec la *temporalité vivante*.

Il y a aussi un aspect écologique direct : la biosphère opère à des rythmes lents (le sol met des années à se régénérer, une forêt à pousser, un animal à croître...). Nos activités industrielles ultra-rapides sont en dissonance avec ces tempos. Ralentir, c'est se synchroniser davantage avec la nature. Par exemple, utiliser l'énergie solaire ou éolienne (flux lents renouvelables) plutôt que puiser d'un coup des énergies

fossiles accumulées sur des millions d'années, revient à s'aligner sur le rythme actuel de la Terre. C'est tout un paradigme : passer de l'extraction frénétique à l'**usage circulaire**, du sprint au marathon.

Mais ralentir n'est pas qu'une contrainte écologique, c'est un cadeau qu'on se fait. Cela permet la **contemplation**, la créativité, la rencontre. Un proverbe africain dit : "Vous avez les montres, nous avons le temps." Il rappelle que posséder des instruments de mesure ne sert à rien si l'on ne vit pas qualitativement le temps. Thich Nhat Hanh, moine bouddhiste, enseignait la marche méditative, où l'on marche en synchronisant sa respiration sur ses pas, à vitesse réduite, en étant pleinement conscient de chaque contact du pied avec le sol. C'est un ralentissement extrême par rapport à notre marche pressée habituelle, mais ceux qui l'ont pratiquée témoignent d'une joie simple et profonde : le fait d'être présent.

Finalement, on peut voir écoute, désapprentissage et ralentissement comme un triptyque lié : en ralentissant, j'offre la disponibilité pour écouter; en écoutant, je me rends compte de choses qui me poussent à désapprendre; en désapprenant, je fais de la place pour du nouveau, ce qui nécessite aussi de ralentir pour bien l'accueillir... Ce cercle vertueux est à l'opposé du cercle vicieux de l'accélération irraisonnée, de la surinformation et de l'entêtement dans des ornières mentales. Il ne s'agit pas de prôner ici une vie monacale pour tous, ni de nier les urgences pratiques. Mais paradoxalement, face à l'urgence, **la précipitation est mauvaise conseillère**. Savoir ralentir la décision pour bien écouter les données et les parties prenantes, c'est éviter des erreurs coûteuses. Savoir ralentir la consommation de ressources aujourd'hui, c'est éviter la pénurie brutale demain. Savoir ralentir son rythme personnel, c'est éviter le burn-out et pouvoir contribuer sur la durée.

Ce qui cherche à naître, à travers ces attitudes, c'est peut-être une **culture de la résilience et de la profondeur**. Une humanité qui prenne le temps de la maturation au lieu de forcer les choses. Dans la nature, chaque fruit mûrit à son rythme sous peine d'être insipide. De même, les solutions aux crises actuelles devront mûrir par un processus collectif d'apprentissage, qui ne peut pas être instantané comme on le voudrait parfois. Ralentir, c'est faire confiance au temps en quelque sorte – non pour qu'il règle tout magiquement, mais pour qu'il permette aux dynamiques positives de se développer de manière organique.

Après avoir exploré ces dimensions d'écoute, de remise en question et de ralentissement, tournons-nous vers un thème transversal qui en est presque le point d'aboutissement : la nouvelle place de l'humain parmi le vivant. Car en filigrane de tout ce qu'on a dit se profile une redéfinition de notre rôle sur Terre, plus modeste et plus harmonieux. C'est ce que nous allons approfondir dans le chapitre suivant, en parlant de l'humain non plus comme maître ou sauveur, mais comme *résonateur sensible* de la symphonie du vivant.

Chapitre 6 : La place de l'humain dans le vivant – du maître au résonateur sensible

Pendant des siècles, la vision dominante dans les sociétés humaines (du moins occidentales) a été celle d'une séparation nette entre l'Homme et la Nature. L'humain s'est perçu comme à part, au-dessus, chargé soit de dominer la nature (vision prométhéenne), soit de la "gérer" voire de la "protéger" (vision plus récente, écologique, mais qui souvent maintient l'idée d'une position centrale de l'homme en tant que gérant). Or, les crises écologiques actuelles montrent les limites de ces postures. Ni despote éclairé, ni simple gardien, l'humain se découvre vulnérable, dépendant, *interdépendant* même, avec tout le réseau du vivant. D'où l'émergence d'une nouvelle sensibilité : et si notre rôle n'était pas d'être les *maîtres* du monde vivant, ni même de condescendre à le protéger de l'extérieur, mais de nous reconnaître comme une **partie du vivant**, douée d'une capacité particulière de résonance et de

conscience ? L'image du *résonateur sensible* suggère que l'humain peut vibrer à l'unisson du vivant, en percevoir les harmoniques, et apporter sa propre note sans fausse dissonance.

Le terme *résonateur* évoque en acoustique un objet qui vibre lorsqu'il est touché par une onde sonore, amplifiant ou prolongeant certaines fréquences. Le corps d'un violon, par exemple, résonne avec la vibration des cordes et c'est ce qui produit le son audible et riche. Imaginer l'humain comme un résonateur sensible du vivant, c'est dire : nous sommes faits pour *entrer en résonance* avec les autres formes de vie et avec la nature en général, pour ressentir en nous leur chant (joie, souffrance, équilibre, déséquilibre) et peut-être le magnifier ou y répondre de manière créative. C'est une métaphore, certes, mais qui change le regard. Au lieu de nous considérer comme chefs d'orchestre imposant notre rythme à une nature muette, nous nous voyons comme un instrument parmi d'autres dans l'orchestre, ayant la particularité peut-être d'entendre l'orchestre entier et d'y adapter notre jeu.

Le sociologue Hartmut Rosa propose justement la *résonance* comme antidote à l'aliénation moderne ²⁴. Selon lui, nous avons tenté de rendre le monde "disponible" (maîtrisable, exploitable) à outrance, et ce faisant nous avons cassé le lien de résonance, c'est-à-dire la relation dans laquelle le monde peut nous répondre et nous toucher. Pour Rosa, ralentir n'est pas une fin en soi : ce qu'il faut, c'est rétablir une relation vibrante avec les êtres et les choses ²³. La résonance implique une transformation mutuelle : quand je suis en résonance avec quelque chose (une forêt, un autre individu, une œuvre d'art), je ne le contrôle pas entièrement, je me laisse affecter, et en retour j'apporte ma propre réponse, et ainsi de suite. C'est une boucle. Appliqué à l'humain dans la biosphère, cela signifie qu'il faut envisager nos interactions avec les écosystèmes comme un dialogue et non un monologue. Écouter la rivière, la forêt, les espèces, c'est percevoir leur état, leurs besoins, leur rôle, et ajuster nos actions en conséquence ; c'est aussi éventuellement enrichir ces milieux par notre intervention sensible (par exemple restaurer un paysage de manière écologique, ce qui est une forme d'art co-créatif avec la nature).

La science contemporaine, paradoxalement, vient conforter cette vision relationnelle. Les découvertes en écologie montrent à quel point tout organisme est un **réseau de relations**. Un arbre n'est pas un individu isolé : c'est un nœud dans un réseau souterrain (les mycorhizes reliant les racines), un abri pour des oiseaux, un modulateur d'humidité pour le climat local, etc. De même, le corps humain lui-même n'est pas un "individu" au sens strict : nous sommes des écosystèmes peuplés de milliards de bactéries indispensables (microbiote). Nos frontières avec le non-humain sont floues. Nous *sommes* littéralement *habités* par d'autres formes de vie. Et nous habitons nous-mêmes un plus grand corps, que James Lovelock nomme Gaïa, c'est-à-dire la Terre envisagée comme un système vivant. Lovelock affirme que l'humanité peut être vue comme le *système nerveux* de Gaïa – son réseau de communication et de conscience ²⁵ ²⁶. « À travers nous, Gaïa a vu son reflet depuis l'espace », dit-il, faisant référence aux images de la Terre et à notre intelligence capable de comprendre la place de la planète dans l'univers ²⁵ ²⁷. Voilà une belle illustration de résonance : nous servons de miroirs à la Terre, nous sommes ses yeux pour qu'elle se connaisse elle-même ²⁵. Dans le même passage, Lovelock ajoute : "Nous devrions être le cœur et l'esprit de la Terre, pas sa maladie" ²⁸. Autrement dit, nous avons la capacité d'être les organes sensibles et réfléchis de la planète, plutôt que son cancer. Cette formule forte résume le choix qui se présente à nous.

Se voir comme partie d'un plus grand être vivant change la morale et la politique. L'éthique environnementale en a tiré depuis quelques décennies le concept d'**écocentrisme** ou de "communauté biotique" : l'idée que la sphère morale englobe tous les êtres vivants et pas seulement les humains. Des philosophes comme Arne Næss (Deep Ecology) ou Aldo Leopold (éthique de la terre) ont prôné une identification élargie : ressentir que les rivières, les montagnes, les animaux sont en un sens notre "corps étendu". Quand on en arrive là, protéger la nature n'est plus un acte de condescendance ("nous, supérieurs éclairés, prenons pitié de la pauvre nature"), c'est un acte presque *de soi à soi*, de

préservation de ce que nous sommes. On ne se pose plus en sauveur externe, mais en partie d'un tout qui veut perdurer dans l'harmonie. C'est un désapprentissage de l'orgueil anthropocentrique, mais un enrichissement du sentiment d'appartenance.

Le terme *résonateur sensible* suggère aussi la notion de **sensibilité**, au double sens de capacité à ressentir et de fait d'être fragile. Être sensible, c'est être vulnérable aux stimuli, aux blessures aussi. L'humanité réalise douloureusement sa vulnérabilité écologique (face aux virus, au climat, etc.). Mais au lieu de s'enfermer dans une posture de forteresse (illusoire), elle pourrait embrasser cette sensibilité comme sa force même : parce que nous ressentons, nous pouvons comprendre et compatir, et donc agir avec soin. Un capteur (senseur) est utile justement parce qu'il est sensible – il vibre au moindre changement et ainsi donne l'alarme ou l'indication nécessaire. L'humain, par son intelligence et sa culture, pourrait être ce capteur avancé de la biosphère détectant les problèmes et cherchant à y remédier. Déjà, on voit que la conscience écologique, là où elle existe, permet d'identifier ce qui ne va pas (extinction des espèces, dérèglements divers). Reste à traduire cette détection en action corrective. C'est là que notre liberté entre en jeu : un capteur automatique ne peut qu'indiquer, mais nous pouvons délibérément choisir. Être "le cœur et l'esprit" de la Terre, comme dit Lovelock, c'est potentiellement ressentir pour elle et décider pour son bien. Encore faut-il accepter cette mission non pas en dominateur, mais en serviteur zélé du vivant.

Concrètement, quel changement de posture cela suppose-t-il ? Prenons l'exemple de la conservation de la nature. Posture ancienne : créer des parcs naturels en excluant les humains, comme des musées de la nature vierge, pendant que l'extérieur continue à être surexploité. Posture nouvelle : intégrer l'humain dans les écosystèmes, comme gestionnaire attentif, cohabitant, quitte à modifier ses activités pour laisser de la place aux autres espèces partout (pas seulement dans des réserves). Cela mène à des concepts comme celui de **réensauvagement (rewilding)**, où l'humain redonne des espaces de liberté à la nature tout en restant à l'écoute de son évolution, ou celui de **permaculture**, où l'on conçoit les habitats humains sur le modèle des écosystèmes naturels, en symbiose avec eux. On passe d'une vision séparationniste à une vision relationnelle.

Un autre domaine est celui de la santé. On découvre aujourd'hui que la santé humaine dépend de la santé des écosystèmes (thèse "One Health") : les pandémies par exemple sont favorisées par la déforestation et l'industrialisation agricole. Donc prendre soin des forêts, c'est aussi préserver la santé humaine. Et inversement, une société humaine malade (pollutions, stress) aura tendance à maltraiter son environnement. Tout est lié, comme l'a popularisé l'expression "**Tout est relié**" dans l'encyclique *Laudato Si'* du pape François. Cette conscience que tout se tient rappelle la sagesse autochtone ou orientale, mais rejoint aussi la science systémique occidentale. C'est une convergence intéressante de savoirs traditionnels et récents.

Être un résonateur sensible signifie aussi **apprendre des autres formes de vie**. Plutôt que de les voir comme inférieures ou juste utiles, on peut les considérer comme des instructeurs. Par exemple, observer comment une forêt régule son microclimat, comment les insectes sociaux coopèrent, comment certaines espèces font preuve de résilience, peut nous inspirer des solutions (d'où le biomimétisme, science qui imite les inventions du vivant). Mais au-delà de la technique, c'est une humilité épistémique : admettre que la nature est porteuse d'une intelligence diffuse, d'une sagesse évolutive de 3 milliards d'années, devant laquelle nous faisons figure de novice. Être à l'écoute (encore l'écoute !) du vivant pour y puiser des enseignements – sur la sobriété, la régénération, l'équilibre – est certainement une clé de notre propre pérennité.

Dans la sphère culturelle, on voit poindre ce changement de regard. Par exemple, des droits juridiques commencent à être accordés à des entités naturelles : fleuves, forêts ou montagnes reconnues comme sujets de droit (en Nouvelle-Zélande, en Équateur, etc.). Ce mouvement de "Droits de la Nature"

consacre l'idée que la nature n'est pas un simple objet possédé par l'homme, mais qu'elle a une valeur intrinsèque et même une forme de personnalité morale qu'on doit respecter. C'est une révolution conceptuelle dérivée du nouveau rôle de l'humain : de patron, il devient plutôt *allié* ou *gardien parmi d'autres*. Même le terme de *gardien* est délicat car il suggère supériorité, mais disons qu'il s'agit d'une garde partagée. Les peuples autochtones qui cohabitent avec leurs milieux depuis des millénaires se définissent souvent comme gardiens ou "enfants" de telle rivière ou telle montagne, dans un rapport de réciprocité sacrée. Nous avons à réapprendre cela à l'échelle globale.

Enfin, évoquons la dimension existentielle et spirituelle de cette nouvelle place. Pour beaucoup, la disparition des récits religieux traditionnels a laissé un sentiment d'absurde ou de vide. Replacer l'humain dans la trame du vivant peut fournir un sentiment d'ancrage et d'émerveillement renouvelé. Savent-ils, ceux qui se sentent seuls dans l'univers, qu'ils sont littéralement faits de poussières d'étoiles, que chaque atome de leur corps provient d'une étoile morte il y a des milliards d'années ? Que nous partageons 60% de nos gènes avec la banane, 98% avec le chimpanzé, et bien sûr 100% de notre besoin d'eau et d'air avec tout organisme terrestre ? Ce genre de connaissances, loin de rabaisser l'humain, le replace dans un *miracle collectif*. Cela peut engendrer un profond sentiment de fraternité universelle – la fameuse "communion avec la nature". Ce sentiment n'est pas mièvre : il peut être le moteur d'une éthique joyeuse, où l'on protège parce qu'on aime, où l'on respecte parce qu'on se sent appartenir au même tissu de réalité.

En somme, ce qui cherche à naître ici, c'est une **identité élargie** de l'humanité. Non plus Homo sapiens proclamé roi et propriétaire, mais Homo *resonans* peut-être, l'humain qui résonne. Un humain pleinement conscient d'être un vivant parmi les vivants, unique en son genre par certaines facultés, mais solidaire et dépendant des autres. Cela boucle aussi avec la conscience collective : on passe du "Nous humains" au "Nous terriens". On se découvre *Terre* autant qu'*Humains*. L'idée de Morin de *Terre-Patrie* allait en ce sens : la Terre comme patrie de tous ⁸ ²⁹. On pourrait dire aussi *Terre-Mère*, comme dans d'autres cultures, ce qui insiste sur notre filiation.

Le résonateur sensible, enfin, a une dimension de *responsabilité*. Car ressentir rend responsable – on ne peut plus arguer de l'ignorance. Un poète comme Saint-Exupéry disait : "Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé." En apprivoisant la nature (ou plutôt en se ré-apprivoisant mutuellement), nous devenons responsables d'elle comme elle de nous. Cela ne veut pas dire tout contrôler, mais veiller l'un sur l'autre. Ce nouveau rôle est moins glorieux que celui de roi ou de sauveur, mais il est plus authentique et durable. Il demande de la maturité, de la patience, et de l'amour au sens large.

Après cette traversée de thèmes variés – de la téléologie émergente à la conscience planétaire, du changement d'échelle à l'écoute et jusqu'à la redéfinition de l'humain – qu'avons-nous appris sur *ce qui cherche à naître* ? Il est temps de conclure en rassemblant les fils et en esquisant une vision d'ensemble, en toute humilité, de ce qui pourrait émerger de fécond dans la grande crise actuelle.

Conclusion : L'émergence d'un sens nouveau

Tout au long de ces chapitres, un fil conducteur est apparu : l'idée d'une **émergence**. Quelque chose se trame, silencieusement, sous le vacarme des effondrements. Certes, nous voyons clairement ce qui meurt – les écosystèmes abîmés, les certitudes déchues, les modèles dépassés. Mais pouvons-nous discerner ce qui naît ? C'est plus difficile, car la naissance est discrète, fragile, souvent confuse à ses débuts. Néanmoins, si nous connectons les points que nous avons explorés, une image se dessine.

On devine l'émergence d'une **téléologie sans télécommande** – un but non imposé, qui pourrait être simplement la continuation de la vie consciente sur Terre, tendant vers plus de complexité et de coopération. On pressent la maturation d'une **conscience élargie**, où l'humanité apprendrait à se penser et à se sentir comme une entité collective solidaire, insérée dans un plus grand tout vivant. On assiste à un changement d'échelle dans nos préoccupations, intégrant l'espace planétaire et le temps profond, ce qui nous pousse à réécrire nos **récits** pour donner sens à cette nouvelle perspective. Et pour y parvenir, nous sommes invités à une révolution intérieure : apprendre à *écouter* vraiment, à *désapprendre* l'ancien quand il entrave le nouveau, et à *ralentir* pour laisser du temps au sens d'émerger. Enfin, tout cela converge vers une redéfinition de notre rôle : non plus se prendre pour des maîtres séparés, mais s'accueillir comme des participants sensibles de la communauté du vivant, co-créateurs modestes mais inspirés d'un avenir commun.

En un mot, ce qui cherche à naître, c'est peut-être une **sagesse collective**. Une sagesse entendue non comme un savoir figé, mais comme un *art de vivre* en harmonie – entre humains et avec la nature. Cette sagesse en gestation n'est pas l'apanage d'un individu éclairé ou d'une élite, elle serait plutôt une propriété émergente du système Terre-Humanité dans son ensemble, si tant est qu'on la laisse advenir. Elle pourrait se manifester par des changements concrets : des sociétés plus sobres et plus justes, des institutions mondiales capables de protéger les biens communs, une technologie réorientée vers la régénération plutôt que la prédation, une culture valorisant la compassion et la connaissance de soi autant que la performance...

Rien de tout cela n'est garanti. L'émergence n'est pas automatique ; elle peut aussi avorter si le milieu est trop hostile. C'est pourquoi notre lucidité et notre engagement sont décisifs. Nous sommes à la fois les sages-femmes et les embryons de ce monde nouveau. Il nous faut accompagner le processus sans prétendre le contrôler entièrement. Cela demande foi et raison mêlées : foi dans la possibilité d'un avenir porteur de sens (sans naïveté, mais comme pari nécessaire), et raison pour analyser froidement les dangers et éviter les fausses routes.

Il serait tentant de vouloir conclure par une note résolument optimiste, en affirmant que "oui, un nouvel âge va naître de nos crises". La vérité est que nous n'en savons rien. L'histoire humaine n'est pas écrite d'avance, et l'idée même de téléologie émergente implique de l'imprévisible. Cependant, nous avons le pouvoir d'**orienter** les choses, au moins marginalement, par nos choix. En comprenant ce qui cherche à naître, nous pouvons lui prêter main forte au lieu de le contrarier.

Concrètement, cela signifie :

- Encourager partout les pratiques d'écoute, de dialogue, d'éducation à la complexité, car elles forment les esprits aptes à porter cette sagesse collective.
- Soutenir les initiatives qui incarnent déjà le monde de demain (agroécologie, économies solidaires, gouvernance participative, énergies renouvelables, etc.), car elles sont les briques du nouveau récit en actes.
- Cultiver en nous-mêmes cette posture humble et sensible décrite plus haut : devenir chacun, à son échelle, un résonateur du vivant, un apprenant permanent, un passeur de sens.
- Ne pas craindre de laisser mourir ce qui doit mourir – certaines institutions, habitudes ou croyances – pour libérer l'espace du neuf. Comme le dit le proverbe, "on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs" : la naissance s'accompagne toujours d'une perte, qu'il faut accepter pour aller de l'avant.

Peut-être qu'en faisant tout cela, nous réaliserons rétrospectivement que la crise actuelle aura été un **rite de passage**. Un moment de douleur et de confusion, où l'ancien et le nouveau se chevauchent (cette situation *agonique* dont parlait Morin ⁹), mais débouchant sur une maturation. La chenille tisse

son cocon et s'y dissout en partie avant de reconfigurer ses cellules en papillon – nul ne peut garantir que l'humanité soit à l'aube d'un tel saut, mais l'image invite à l'espérance active.

Il importe de noter que rien n'est jamais totalement "né une fois pour toutes". Même si un nouvel état d'équilibre plus sage était atteint, il serait lui aussi transitoire, évolutif. La vie est un processus continu de naissances. Ce qui compte, c'est de rester **tendus vers l'émergence du sens**, comme nous l'avons formulé en introduction. Cela signifie vivre dans la question plus que dans la réponse définitive. Aujourd'hui, la question pourrait se formuler ainsi : *comment aligner notre civilisation sur ce qui donne la vie, la maintient et la dépasse en créativité ?* Chaque choix économique, politique, chaque geste quotidien même, peut être éclairé par cette question. Si la réponse n'est pas claire, le fait de la poser oriente déjà différemment nos intentions.

En refermant ce texte, on pourrait se demander : et maintenant, que faire de tout cela ? La réponse appartient à chacun. Les chercheurs prolongeront la réflexion en la confrontant aux faits, en la critiquant, en la raffinant. Les éducateurs pourront y puiser des pistes pour transmettre aux jeunes générations l'envie de sens et le goût de la complexité. Les leaders et citoyens engagés y trouveront, espérons-le, du courage pour innover en profondeur plutôt que colmater superficiellement. Et tous ceux qui se sentent en quête de sens y trouveront peut-être une résonance avec leur propre ressenti diffus que "quelque chose manque" ou "quelque chose vient".

Ce qui cherche à naître ne porte pas de nom définitif. On l'a évoqué sous forme de concepts : conscience planétaire, nouvel imaginaire, symbiose avec le vivant, etc. Mais au fond, c'est une *qualité d'être* qui est en jeu. Plus d'empathie, plus de lucidité, plus de connexion – bref, plus de **vie** dans nos vies. Car la crise, en dernière analyse, c'est toujours une crise de la vie menacée ou empêchée. Et la naissance, c'est toujours la vie qui gagne un pas de plus en intensité ou en diversité.

Puissions-nous être les témoins et les acteurs de cette naissance-là. Puissions-nous l'accueillir avec gratitude et responsabilité, même si elle prend des voies inattendues. À l'échelle de nos existences individuelles, cela peut sembler une tâche énorme – mais rappelons-nous que nous ne sommes pas seuls. Des millions de petites flammes de conscience s'allument ici et là, des communautés explorent de nouvelles voies, la Terre elle-même peut-être murmure à l'oreille de ceux qui veulent bien l'entendre.

En guise d'envoi, souvenons-nous de cette phrase de la poétesse Denise Levertov : *"Deux dangers ne cessent de menacer le monde : l'ordre et le désordre"*. Entre l'ordre rigide du vieux monde et le désordre chaotique du nihilisme, il y a un sentier étroit qui est celui de la création, de l'émergence d'un ordre nouveau, vivant. C'est sur ce sentier que nous sommes invités à marcher, ensemble, humblement, au rythme de la Terre et de nos cœurs réunis. C'est là, dans cet espace ténu mais réel, que se joue ce qui cherche à naître.

1 12 Connaissez-vous « l'overview effect » qu'éprouvent les astronautes ?

<https://www.futura-sciences.com/sciences/breves/astronautes-connaissiez-vous-overview-effect-queprouvent-astronautes-4255/>

2 8 9 29 Terre-Patrie , Anne-Brigitte Kern, Docum... | Editions Seuil

<https://www.seuil.com/ouvrage/terre-patrie-anne-brigitte-kern/9782020126533>

3 4 5 Marc Santolini - Le Principe Anthropique

<https://marcsantolini.com/wp-content/uploads/2017/10/rapportlophiss.pdf>

6 Self-organization - Wikipedia

<https://en.wikipedia.org/wiki/Self-organization>

7 Microsoft Word - EDGAR_MORIN_LA_VOIE_LES_7_REFORMES_POUR_LE_XXI.docx
https://psyaanalyse.com/pdf/EDGAR_MORIN_LA_VOIE_LES_7_REFORMES_POUR_LE_XXI_SIECLE.pdf

10 Sign@l - Le Monde Diplomatique - no 427, octobre 1989
<https://signal.sciencespo-lyon.fr/numero/17524>

11 Edgar Mitchell Quotes - BrainyQuote
<https://www.brainyquote.com/authors/edgar-mitchell-quotes>

13 14 15 19 20 Penser global - La fin des grands récits : un diagnostic occidental-centré - Éditions de la Maison des sciences de l'homme
<https://books.openedition.org/editionsmsmh/4758?lang=en>

16 17 18 La Condition postmoderne — Wikipédia
https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Condition_postmoderne

21 Théorie U, l'essentiel - Otto Scharmer - Eric Caulier
<https://www.eric-caulier.be/theorie-u-lessentiel-otto-scharmer/>

22 24 Résonance - Hartmut Rosa - Éditions La Découverte
<https://www.editions-ladecouverte.fr/resonance-9782348067471>

23 La résonance : une solution à l'accélération du monde ?
<https://lesecolohumanistes.fr/resonance/>

25 26 27 28 The Earth is about to catch a morbid fever that may last as long as 100,000 years – James Lovelock
<https://www.jameslovelock.org/the-earth-is-about-to-catch-a-morbid-fever-that-may-last-as-long-as-100000-years/>